

SIMON PIERRE ET SIMON LE MAGICIEN.

LÉGENDE.

I. LES FIDÈLES DE ROME.

Un beau soleil de printemps se levant sur les collines de Tibur redonnait la vie et la beauté à la vallée de l'Aniène et aux délicieux côtes de Tusculum, et, pénétrant au milieu des magnificences de Rome, illuminait l'ancienne rue Patricienne au pied de la colline où se trouve actuellement Ste. Marie-Majeure. Là, étaient autrefois groupées les rustiques demeures des Patriciens Romains, aux temps du roi Servius Tullius; mais à l'époque de Néron, non-seulement la petite rue, mais toute la région de l'Esquilin, ne respirait que la grandeur, le luxe et le faste. Elle était devenue le siège des hôtelleries tumultueuses où affluaient les riches étrangers; (1) aux hôtels succédaient les palais, aux palais les temples, aux temples les thermes les basiliques, les forums, les aqueducs, les jardins de Mécène dessinés sur les anciens sépulcres du peuple, (2) et les autres villas splendides des délateurs et des affranchis enrichis par les Césars.

C'était l'heure de la visite du matin; aussi l'on voyait la foule se presser et faire queue auprès des vestibules des citoyens opulents. Les portiques des plus riches demeures étaient encombrés de clients parasites, en habits de cérémonie, et au milieu d'eux, circulaient quelques esclaves de la maison, fiers de leur importance, qui, avisant les toges plus ou moins rapées, répartissaient les malencontreux clients en différentes classes, à savoir en *amis* de première, de seconde ou de troisième réception.

(1) Juven. Sat. III. 69.

(2) Horat. lib. I Sat. VIII. vers. 8.

En même temps dans le *triclinium*, (1) on préparait les paniers de provisions, plus abondants pour les plus dignes, plus maigres pour les autres ; et l'opulent patron, fort peu désireux de recevoir les devoirs empressés des *amis du vestibule*, ronflait en même temps sous l'influence de l'ivresse et des orgies de la nuit passée.

Il n'en était pas ainsi du palais du sénateur Cornélius Pudence, (2) quoique l'*atrium*, y fut aussi rempli d'une nombreuse clientèle. Là, l'esclave, gardien de la porte, n'était point enchaîné dans sa loge et ne menaçait point les visiteurs de son bâton noueux ; il n'avait point à sa droite, le chien hargneux, compagnon ordinaire du portier. Les clients, quoique de la basse classe et mal vêtus, passaient le seuil de la porte sans crainte et étaient accueillis avec dignité et générosité. Il n'était pas rare de voir les plus pauvres du peuple en simple tunique de travail, emporter les paniers beaucoup plus remplis que les faméliques en toge des autres riches patrons. C'est ce qui ne manquait pas d'arriver lorsque deux jeunes et compatissantes vierges, filles du Sénateur, descendaient pour aider les servantes à préparer les paniers. Praxède et Pudenticienne, avec leurs parents Pudence et Claudia, étaient au nombre des plus belles fleurs qui avaient cru par les soins de l'apôtre Pierre.

Pendant que le Sénateur parcourait l'*atrium*, en distribuant ses salutations, plutôt avec la douce bienveillance d'un frère qu'avec la rigide fierté d'un patron romain, un messager descendait de cheval dans la cour, devant le vestibule où se trouvait la statue de Pudence, et criait au portier :

—Le patron est-il ici ?

—L'esclave lui répondit : oui, il est avec les amis ; le voici !

Le courrier s'approcha avec un profond respect et, se tenant à quelque distance, il dit :

—“ Très-illustre Cornelius Pudence, des lettres d'Asie.”

Et il remet le pli cacheté. Le Sénateur regarde le sceau, il représentait un Pasteur portant la brebis sur ses épaules. Pudence, sans autre réponse, fait signe à l'affranchi qui se trouvait à sa droite, et lui dit à voix basse.

—“ C'est un des nôtres ; appelez Claudia et faites-lui honneur.”

Il remet le paquet à l'affranchi et leur indiqua à tous deux la porte de la salle de réception à l'extrémité de l'*atrium*. Lui même ne se fit pas attendre longtemps, ayant promptement expédié la cérémonie de la réception, il courut à la salle d'attente, où il trouva le messager déjà assis auprès d'une table de marbre et se remettant de ses fatigues par une copieuse collation, que l'affranchi lui avait fait servir, et parlant avec Claudia, qui était accourue pour lui faire honneur.

(1) Salle à manger des Romains.

(2) Saluant te Eubulus et Pudens, et Linus et Claudia. (II Tim. IV. 21.)

Toute la famille du Sénateur chrétien était remplie de joie, quand elle pouvait donner l'hospitalité à un frère. La pieuse matrone voyant entrer son mari, lui dit toute joyeuse :

—“ Savez-vous, Pudence, que c'est un envoyé de l'Eglise de Séleucie, nous aurons des nouvelles de l'Asie.”

Le Sénateur sourit, et regardant le courier, il le reconnut pour un esclave fugitif converti à Rome, par Paul, et par l'entremise de l'apôtre, grâcié par son maître Philémon, il s'appelait Onésime. Il le presse sur sa poitrine, et le baisant au front, lui dit :

—“ Que la grâce de Jésus-Christ et sa paix soit avec vous ! Vous êtes l'ami de Paul et par conséquent vous êtes mon ami.”

—“ Mais je suis l'esclave de Philémon.”

—“ Vous êtes libre de la liberté de Jésus-Christ. J'ai lu la lettre par laquelle Paul vous recommandait à votre maître. Ce que vous avez fait pour Paul vous rend cher à toute l'Eglise de Rome.” (1) En parlant ainsi, il brisait un à un les sceaux de l'enveloppe et examinant les lettres :

—“ Celle-ci est pour Pierre, disait-il,—celle-ci pour Paul—pour Luc —pour Clément—pour Lin—celle-ci. (Il fixe ses yeux sur l'adresse avec surprise) pour Praxède et Pudencienne filles de Cornélius Pudence. Oh ! qu'est-ce que cela veut dire ? Lisez Claudia : *A Praxède et à Pudencienne filles de Cornélius Pudence*. Quelle fête pour nos enfants quand elles apprendront que les Saints de Séleucie leur écrivent. Envoyez-les vite chercher, faites-leur dire que je les attends ici.

Puis se retournant vers le courier :

—“ En attendant que j'aie fait parvenir ces lettres et reçu les réponses, vous serez notre hôte. Pierre et Paul ne sont point à Rome ; la sollicitude de toutes les églises les appelle au secours des chrétientés naissantes ; mais je saurai bien apprendre où ils sont et leur faire tenir ces lettres, ainsi que les autres qui, chaque jour, me sont remises pour eux. Clément est dans la ville ; Lin est dans notre maison, et la nuit dernière, il a distribué le pain dans notre assemblée. Faites attention ami, *dans la nuit !* que cet avis vous serve de règle : nous ne sommes plus au temps de Burrhus et de Sénèque, nous avons Tigellin pour préfet ; Dieu veuille que lui aussi parte avec César pour l'Achaïe et que l'Eglise respire quelque temps. Vous savez combien de sang a été versé sur le Vatican, et combien chaque jour il en est répandu depuis l'édit de proscription. Oui nous

(1) St Paul écrivant à Philémon, appelle Onésime son fils et il supplie tendrement son disciple de recevoir l'esclave fugitif, non comme un esclave, mais comme un frère, et comme il recevrait Paul lui-même, à cause du baptême qu'il a reçu et des services qu'il lui a rendus pendant qu'il était dans les chaînes.

vivons au milieu des supplices et des morts, comme a coutume de dire notre Paul."

En ce moment la jeune Pudenticienne avec sa sœur Praxède venaient en courant par le parterre intérieur ; la plus jeune dit en entrant :

—“ Papa, nous vous avons fait trop attendre ; mais nous étions dans l'oratoire à finir les prières.”

Et l'on pouvait le reconnaître même à leur vêtement, elles avaient en effet une robe toute unie, qui ne traînait point à terre ; sur les épaules un léger manteau, leur chevelure n'était point ornée de perles et de bijoux, mais ramassée sur la nuque elle était nouée par une simple tresse de laine terminée par un gland, et sur la tête elles avaient un voile blanc qui descendait sur le front et sur les épaules, assurément comme le leur avaient enseigné les Apôtres leurs catéchistes.(1) Pudence embrassa ses filles et dit à la plus jeune

—Vous arrivez tard, mais cependant vous arrivez à temps. Regardez quelles lettres vous sont adressées. Je ne savais pas que vous, encore si petite, aviez des correspondants aussi éloignés. Voilà qui est beau ! Ce messenger vient de Séleucie et il nous porte des dépêches pour ma petite méchante Pudenticienne ! Et moi, je ne sais pas qui lui écrit !”

Et en disant ces paroles, il lui tendit la lettre cachetée. La jeune fille, confuse, retire la main, son visage s'enflamme et, toute tremblante, elle répond :

—“ Je ne sais pas non plus, qui m'écrit d'au-delà des mers ; ouvrez-la, vous, Papa.”

—“ Non, non : ouvre-la toi-même, mon enfant, reprit Claudia (en la rassurant et lui donnant un baiser) ; ne vois-tu point que votre père plaisante ? Elle est venue avec d'autres lettres des Saints d'Asie.”

Pudenticienne respira, et regardant tout autour avec étonnement : “ Est-il possible ?”

Elle rompit le sceau et lut à haute voix :

—“ Thècle à Praxède et Pudenticienne, ses sœurs bien-aimées, salut.”

—“ Mais quelle est cette Thècle ? demanda Pudence au messenger Onésime. Est-ce Thècle la martyr de Jésus-Christ ?”

—“ C'est elle-même.”

Les jeunes filles furent bien plus étonnées : et Pudenticienne continua :

—“ Souffrez, mes très-chères sœurs, qu'une de vos sœurs qui vous est inconnue vous écrive. Parce que si je vis ignorée du monde dans ma retraite de Séleucie ; pour vous, la bonne odeur de vos vertus est répandue dans toutes les Eglises d'Orient. Nous bénissons Dieu de ce que la mai-

[1] 1 Pier. III. I et suiv.—1 Tim. II. 9. St. Lin, disciple de St. Pierre et de St. Paul, a ordonné qu'aucune femme n'entrât dans l'église sans un voile sur la tête. (Baron. ann. 80 n. 4.)

son de Cornélius Pudence est l'asile des Apôtres de Jésus-Christ, et le refuge des frères de Rome, et de ce que ses filles sont la gloire de l'Évangile.

Bien-aimées sœurs, je vous prie de me donner des nouvelles de Paul qui m'a donné l'Esprit-Saint. Si vous saviez avec quelle sollicitude il a formé le Christ en moi, en me distribuant d'abord le lait et ensuite la nourriture de l'esprit, vous me pardonneriez sans doute mon importunité. Pour moi, j'allais m'égarant dans les ténèbres de l'erreur, attirée dans les affections du siècle, et il m'a évangélisé la vérité, et il m'a révélé les joies de celles qui se consacrent vierges chastes au Seigneur. Je suis faible et timide, et il m'a assuré que Dieu ne permettra point que je sois tentée au-dessus de mes forces, et que la tentation elle-même serait plutôt un bien qu'une perte.

Je lui ai demandé de le suivre pour entendre ses instructions, mais il ne l'a point permis. Que vous êtes heureux, vous frères de Rome, qui pouvez entendre ses paroles ! Ici, tous l'aiment tendrement et ils se plaignent tous de sa longue absence. La dernière fois que je le vis à Milet, il nous dit que l'Esprit de Dieu l'appelait à Jérusalem, et lui annonçait des chaînes et des tribulations, et que nous ne le reverrions plus. Après ce triste adieu, il se mit à genoux, pria avec l'assemblée et fut conduit au navire. Tous les frères l'embrassaient, tous pleuraient et principalement à cause de cette parole : vous ne me verrez plus. (1)

Pendant tout le voyage les prophètes des Églises lui renouvelaient l'annonce de ses épreuves ; et les frères le dissuadaient d'aller plus loin ; mais le généreux Apôtre, au lieu de s'arrêter, hâta sa marche et déclarait que bien volontiers il donnerait sa tête à la hache, ses bras aux chaînes, pour le nom de Jésus-Christ, dans la cité où le Sauveur avait souffert pour notre amour. (2) Que de tourments il a eu à souffrir à Jérusalem et partout ailleurs, et sur terre et sur mer ! Les Saints de l'Italie le savent, eux qui l'ont vu aborder sur leurs rivages, chargé de lourdes chaînes et y vivre deux ans prisonnier. (3)

Enfin Dieu, qui a délivré Pierre, a brisé les chaînes de Paul : et les Églises de la Grèce et de l'Asie ont pu le revoir. Mais il nous a été plutôt montré que rendu : et je n'ai pu m'agenouiller aux pieds de mon doux maître, et pour comble de malheur, (si l'on peut appeler malheur les dispositions de la Providence), j'entends dans nos assemblées se répandre le bruit alarmant, que l'Esprit le rappelle à Rome pour qu'il consume sa course et qu'il reçoive la couronne de la justice. (4) Ah ! peut-être y est-il déjà arrivé !

(1) Act. XX. 17-18.

(2) Act. XX. 13. Souvent dans les assemblées des premiers chrétiens quelques-uns se levaient pour prophétiser, c'est-à-dire pour exposer le sens des Écritures, et les lumières surnaturelles, qu'ils recevaient de l'Esprit-Saint, et aussi pour révéler des choses utiles à l'éducation commune. Voir sur ce point le ch. XIV de la première épître aux Corinthiens.

(3) Act. XXVIII 18-30.

4 II Tim. IV. 2-8.

déjà dans les chaînes ! déjà dans la bouche du lion ! O Pudenticienne et Praxède, mes sœurs, fortifiez ma faiblesse, par quelque heureuse nouvelle, et consolez l'amertume de ma douleur ! Et si Dieu ne vous permet pas de faire davantage, au moins baisez pour moi les chaînes de Paul, et recommandez-moi à ses prières.

Rappelez-vous la charité de Jésus-Christ, qui en nous appelant des ténèbres à la lumière, nous a unies par les liens d'une alliance éternelle : rappelez-vous que les Apôtres du Seigneur n'ont jamais méprisé ma douleur : que la mère même de Jésus-Christ ne l'a point méprisée, elle, qui plusieurs fois, avec sa bienveillance maternelle, m'a accueillie à Ephèse. Ne rejetez donc point non plus, vous les servantes de Dieu, les larmes d'une servante du même Dieu. Que la grâce soit avec vous et avec tous les vôtres. Amen.

—“ Et qui suis-je, s'écria Praxède, pour que Thècle, l'illustre Thècle de Jésus-Christ, se souvienne de moi ? ”

Pudenticienne était tombée à genoux et imprimait ses lèvres sur la lettre, toute confuse de voir que son nom fut connu de la martyr si renommée, et qu'elle lui demandât des nouvelles d'un Apôtre. Pudence la releva, tout joyeux de découvrir une si noble humilité dans ses filles, et se tournant vers Onésime.

—“ Mais vous, pourquoi ne nous dites-vous rien de Thècle ? Parlez-nous de sa sainte vie. ”

—“ Que pourrai-je vous dire que vous ne sachiez déjà ? Elle est le modèle des vierges chrétiennes : et chacun dit que Paul en la convertissant lui a communiqué son esprit d'apostolat. Elle sert l'Eglise et les pauvres, lave les pieds des saints, et va de maison en maison évangéliser Jésus-Christ aux personnes de son sexe : comme le fait ici l'illustre Claudia Sabinilla, et comme le font vos jeunes filles avec leurs. . . . ”

—“ Mais nous, reprit Pudenticienne, nous n'avons pas souffert pour Jésus-Christ le fer et le feu ; nous, nous n'avons pas affronté les lions du cirque comme Thècle. (1) ”

Pendant ces discours, l'Evêque Lin, sortant de sa chambre, (il habitait la maison de Pudence durant la persécution) s'avancait lentement par les galeries de l'atrium vers le vestibule. Le Sénateur l'ayant aperçu, alla le prier de vouloir bien passer un instant dans la salle de réception pour recevoir les dépêches et voir le messenger. Le saint y étant entré, donna le baiser fraternel à Onésime, puis ayant parcouru la lettre, dit vivement ému :

(1) Aucune femme des temps apostoliques n'a été plus illustre que Ste. Thècle ; aucune n'a été aussi louée par les Pères Grecs et Latins. St. Grégoire de Nazianze la citait aussi bien que les apôtres, comme un témoin, qui aurait dû inspirer le respect à Julien l'apostat. Voir Baronius an. 47 n. 1 et suiv. et les Bollandistes, 27 sept. Elle a été très-renommée à cause de sa constance dans les supplices, qu'elle a endurés par amour de la virginité, par les miracles que Dieu opéra pour la conserver à l'Eglise et par son dévouement envers St. Paul, qui l'avait convertie dans la ville d'Icone, quand il y prêcha l'Evangile. Act. XIV. 1. 6.

“ Priez Dieu, mes frères, pour qu’il ait pitié de nous dans nos tribulations. Timothée, le disciple de Paul, m’écrit les ravages que causent chez lui les doctrines de Simon, (il voulait parler de Simon le magicien), et il demande les conseils des Apôtres. Pauvre Evêque d’Ephèse ! il ne sait point que Pierre et Paul sont loin de Rome, et que nous sommes agités par les mêmes tempêtes ; nous ne savons si nous devons les supplier de venir à notre secours, ou s’il faut les engager à se dérober au danger, et à se conserver pour l’Eglise.”

Puis, reprenant son calme, il entendit la lecture de la lettre de Thècle aux filles du Sénateur et ayant vu leur trouble :

—“ Pourquoi vous étonnez-vous, mes filles ? Ne savez-vous point que nous sommes tous frères en Jésus-Christ ? Quelle merveille donc que Thècle vous écrive et vous demande des nouvelles de l’Eglise de Rome ? Que l’une ou l’autre de vous prenne la plume et raconte avec simplicité ce que vous savez, comme si vous écriviez à l’illustre Claudia, à sa villa de Baïes. Dites-lui que l’Eglise Romaine est soumise aux plus rudes épreuves, que le sang chrétien est chaque jour répandu sur le Vatican et en dehors de toutes les portes de la ville ; que de semblables nouvelles nous parviennent des Eglises d’Italie, que Pierre et Paul”

—“ Ici, Lin détourna le visage, interrompit son discours et sortit en toute hâte, deux grosses larmes sillonnaient ses joues. Il n’osa dire qu’à Pudence qui l’accompagnait :

—“ Pierre et Paul annoncent dans les Eglises que leur martyr est proche ! Oh ! que deviendra l’Eglise de Rome, dans une persécution si furieuse, au milieu des scandales excités par Simon le magicien, parmi tant d’apostasies ? Que Jésus secoure notre barque si agitée et si proche du naufrage.”

Et l’Evêque Lin se rendit dans la région du Trastevere, où quelques néophytes devaient recevoir le baptême, pour passer ensuite dans la prison Tullienne, où étaient détenus beaucoup de chrétiens, qui attendaient la couronne du martyr.

II.—LES PAYENS DE ROME.

Cornelius Pudence, quoique profondément affligé des paroles de Lin, sortant de sa demeure se mit à monter lentement vers les carènes pour éviter la Subura, et descendit ensuite avec tout le cortège de ses clients dans la voie Sacrée et dans le Forum, où il était obligé de passer la matinée. Là, malgré le tumulte du peuple pressé autour de la chaise curule du préteur, les éclats de voix des orateurs, les cris des charlatans du haut de leurs tréteaux, la confusion du peuple et des grands auprès des tables des changeurs, sous tous les portiques des basiliques et dans les galeries intérieures, il ne pouvait se distraire de la crainte, que lui inspiraient les dangers de l’apôtre Pierre et la prévision des malheurs imminents de l’Eglise de Rome.

Chaque heure lui semblait un siècle, jusqu'au moment où la clepsydre du Capitole indiquant midi, il pourrait se débarrasser des affaires du Forum et se retirer seul pour gémir et prier.

Déjà il avait ordonné sa litière, et s'étant délivré, non sans violence, des instances de ses amis, il s'y plaça, et dit aux porteurs.

—A la maison.

Mais aussitôt, il lui vint une pensée ; Pierre est sur le point de revenir, de toutes parts de nouveaux nuages s'amoncellent contre lui ; au moins reconnaissons le terrain et tâchons de nous assurer des desseins des courtisans. Il tendit la tête hors des rideaux et dit :—A la bibliothèque Octavienne.

Les rues de la ville commençaient à devenir silencieuses et désertes, chacun s'empressant d'aller jouir de la sieste : mais l'Octavienne ne désemplassait pas ; parceque les philosophes désœuvrés, les littérateurs en grève, les rhéteurs d'aventure n'ayt pas de meilleur dortoir, s'y rendaient en foule pour y prendre leur repos. Pudence espérait y trouver quelque novelliste, qui le mettrait sur la piste des manèges de la cour. Il rencontra mieux qu'il n'espérait. Car à peine descendu près du portique, il vit venir à lui Démétrius, philosophe cynique de profession, et de plus ennemi secret de Néron, qu'il méprisait cordialement. (1)

Le cynique connaissait très-bien le sénateur, l'ayant souvent rencontré chez Trascas, sénateur odieux au prince. Il le salue avec un visage joyeux.

—Salut, Cornelius Pudence, quels nouveaux décrets nous fabriquez-vous dans les basiliques du Forum.

—Vous en savez autant que tout sénateur, lui répondit Pudence.

—Allons, allons, César est bon ; il ne veut pas vous accabler de besogne : quelle douce existence ! ne jamais suer ! et n'avoir d'autre soin que de porter la chandelle devant Tigellin, Polielète, Elius, Ninfidius et les autres mignons qui nous dispensent la félicité !

—Doucement ! chut ! les délateurs . . .

—Je connais mes gens, répondit Démétrius. Avec d'autres je serais plus muet qu'Harpocrate. Je fuis la cour plus que les portes du Tartare.

—C'est bon à dire : mais du reste, vous savez pêcher jusqu'au fond du palais, et vous autres cyniques vous y avez vos entrées et vos accointances.

—Il ne faut pas s'y fier.

—Qui craignez-vous ?

—Je les crains tous.

—Qui règne aujourd'hui au palais ?

(1) Sénèque et Epictète font mention de Démétrius et de ses sarcasmes contre les Césars. Tacite dit qu'il assista aux derniers moments de Trascas. Nous le faisons parler selon son caractère historique et ses préjugés contre les chrétiens.

—C'est toujours Tigellin, et sous lui règnent en sous ordre, les saltimbanques, les histrions, les joueurs de flûte, toute la canaille de Baïes et sa queue. Cependant depuis quelques jours le sceptre est tombé aux mains d'un circoncis.

—Qu'est-il ?

—Il est philosophe, dialecticien, magicien, aruspice, devin, dieu. Notre César l'adore, parcequ'il le filou lui a promis de lui révéler de telles sorcelleries et de tels parjures, qu'il en pourra revendre au roi Jupiter lui-même et à tous les dieux infernaux.

—Et il s'appelle.

—Les juifs l'appellent Simon, mais à la cour il se fait passer pour Icare.

—Quoi ? prétendrait-il voler ?

—S'il le prétend ! il l'a promis à Lucius Domitius Néron Claude Auguste, Germanique, etc., etc : il l'a juré, et rejuré.

—Et s'il ne réussit pas ?

—A demain les affaires sérieuses : en attendant, il est sur le pinacle, il se graisse la patte, et ensache l'or à boisseaux. Pour familiariser César avec les prodiges, il lui en montre chaque jour un nouveau, et toujours plus extravagant. Les philosophes lui viennent à la rescousse, et lui tiennent le sac, pour plonger aussi leur museau dans l'auge de Midas.

—Et vous de quel côté vous êtes-vous rangé ?

—Du côté le plus éloigné : parceque si Néron venait à travers les branches à avoir vent de certaines de mes plaisanteries, sa première caresse serait de me faire goudronner le cuir, et mettre une mèche pour me planter au Vatican et me faire servir de flambeau pour ses courses nocturnes. [1]

Pudence ne put contenir un profond gémissement : mais voulant sonder le terrain, il continua avec la même désinvolture :

—D'après ce que vous dites, je vois bien que vous n'êtes pas entiché de briller avec tant de splendeur. Pourquoi alors ne pas vous donner comme client à Simon le juif, pour qu'il vous protège ?

—Je me donnerai plutôt comme client aux Furies et à toutes les trois. Et même je me ferai leur ami et leur esclave, si elles voulaient faire à ma tête pour une certaine chose. Suffit, je me comprends moi dans mes supplications à Dame La Lune.

—Mon pauvre cynique ! Nous ne sommes plus au temps de Diogène et d'Alexandre.

Si ; nous y sommes, et encore mieux. Le mal est que vous autres séna-

(1). Chacun sait que là, où s'élève l'Eglise de St. Pierre, sur la place et le long des rues du Borgo, étaient autrefois le cirque et les jardins de Néron et que c'est là qu'ont eu lieu les premières exécutions des chrétiens. Les uns étaient dévorés par les bêtes, les autres enduits de poix et brûlés. Tacite, Suétone, Sénèque, Martial, Juvénal le rapportent, ainsi que les écrivains ecclésiastiques.

teurs d'étoupe, vous ne savez plus que vous bercer sur vos sièges d'ivoire ; je lui en veux furieusement à ce lourdeau de Montanus. Par Pluton ! Il a eu la balle au bond... Mais c'est assez !

—Que voulez-vous dire ?

—Vous faites l'ignorant ! Ne savez-vous pas que la semaine dernière, ici dans cette Rome, un mari sénateur surprit César déguisé pour faire ses expéditions nocturnes ? Ne savez-vous point qu'il lui a appliqué une volée de coups de bâton et qu'il l'a frappé si bien que l'ami est demeuré plusieurs jours chez lui, pour étudier le luth, disait-il : mais nous, nous disions qu'il étudiait les enflures et écorchures. (1) Et voici le tort impardonnable de Montanus. Pourquoi se contenter de quelques balafres ? Le sot ! Il aurait dû jeter le sire la tête la première dans un cloaque.

—Mais qu'en auraient dit les gazettes. (2)

—Les gazettes ? L'histoire, deviez-vous dire. Les provinces et l'armée auraient décrété les insignes du triomphe pour Montanus. Les Juifs eux-mêmes auraient célébré deux sabbats dans une semaine.

—Cependant, vous me disiez, il n'y a qu'un instant, que les Juifs règnent dans la maison de Néron.

—Vous aussi vous êtes bien simple ! La faction de Simon Icare règne, mais le gros du Trastevere (3) est furieux de sa faveur. Ceux de *Chestus* menacent d'appeler contre lui les sorciers les plus huppés qu'il y ait en Judée...

— Par exemple ?

—Que sais-je ? ils en ont des masses : Céphas, Simon, Bar Jona, Pierre, Paul, Saul, et le reste.

—Et Simon Icare que dit-il ?

—Il promet de provoquer devant l'empereur, tous les magiciens opposés, de les vaincre, de les confondre et de les envoyer à l'écorchoir.

—Réussira-t-il ? Qu'est-ce que le cœur vous en dit ?

—Je me moque de tous : que ce soient ceux de Simon qui l'emportent, ou ceux de *Chestus*, que la teigne reste pour les chiens. Du reste Tigellin et sa clique sont pour Simon, Néron est pour Simon, il faudra s'y mettre tout de bon pour le démonter. Savez-vous comme Tigellin sait vaincre : il envoie un centurion avec quatre prétoriens ; une saignée, et bonne nuit.

Pudence avait assez appris de nouvelles du palais ; malgré les paroles obscures et les noms estropiés par le philosophe payen, mal au fait des

1. Plin. 43 mentionne l'emplâtre dont se servit l'auguste coureur pour se guérir.

(2) J'entends les *Acta diurna*, ou Actes de chaque jour, que l'on envoyait de Rome, et qui se lisaient dans les provinces et les armées.

(3) Les Juifs avaient leurs habitations principalement dans le Trastevere. *Baronius* ann. 69. n. q.

choses chrétiennes, il vit clairement la trame de Simon le Magicien. (1) Ayant donc pris congé du fougueux Démétrius, qui voulut l'accompagner jusqu'aux degrés du portique, il monta dans sa litière, tandis qu'on voyait les jeunes gens et les autres oisifs repeupler les rues et se diriger vers le Champ de Mars. Et cependant, ce n'était encore que trois heures. Il alla visiter quelques-uns des principaux chrétiens des plus nobles familles ; entre autres, l'illustre Pomponia Grécina, que les fidèles appelaient Lucine, et Plautilla, de la maison des Flaviens, qui devait dans peu de temps donner des empereurs et des consuls à Rome, et qui dès lors renfermait des saints et préparait des martyrs à l'Eglise. Pudence, aussi bien que les autres fidèles, ignoraient ces mystères de la Providence. Tous étaient en proie à la douleur, aux angoisses et à la consternation. Les uns portaient le deuil de leurs amis proscrits, d'autres de leurs parents égorgés : tous pleuraient les frères chrétiens qui, à Rome et dans toute l'Italie, avaient été massacrés. Et en entendant de la bouche du Sénateur le récit des conjurations contre Pierre, ils éclataient tous en sanglots, levaient les mains au ciel et imploraient miséricorde.

Dans de telles pensées et de tels discours, Pudence passa plusieurs heures, et chemin faisant, il était vivement affecté de l'aspect de Rome payenne. De toutes parts, il voyait la foule plongée dans ses amusements, sans s'inquiéter de la hache de Néron, qui ne tombait que sur les grands, les riches et les chrétiens. Le Champ de Mars qui n'était point témoin des gémissements de l'Eglise florissait comme par le passé, il était rempli de lutteurs, de joueurs de disques et de balles, d'écuvers : les portiques, les bibliothèques, les parcs, les bains retentissaient de la voix des déclamateurs ; dans les carrefours, les corybantes de Cibèle frappaient leurs tambours et armés de couteaux se taillaient les chairs pour gagner quelques sous ; le peuple écoutait dissenter les philosophes cyniques : les diseurs de bonne aventure d'Isis et d'Anubis vendaient leurs inscriptions mystérieuses ; et les charlatans annonçaient à son de trompe leurs amulettes contre la morsure des serpents. Peuple lâche, corrompu et cruel, qui passait de cette manière les jours et les années, à charge au monde entier, qui devait fournir à ses dépenses.

—Quelle vie mènent les Romains d'aujourd'hui, disait Pudence en gémissant, tandis qu'il entendait le bruit retentissant du bronze des Thermes, qui invitait le peuple au bain. Après le jeu vient le désordre, puis l'orgie bien avant dans la nuit ; et demain ce sera à recommencer, rien ne sera changé si ce n'est que celui qui, aujourd'hui, a passé la journée dans la poussière du Champ de Mars, demain la passera dans le sang du cirque,

(1) Les payens confondaient souvent les Juifs et les Chrétiens, ainsi que le prouvent les textes si connus de Tacite et de Suétone. Nous voyons aussi dans les écrits de St. Clément que St. Pierre était accusé de magie par les Juifs et par Simon. *Recognit. X. 54.*

celui qui s'est souillé dans des spectacles sanguinaires, demain nagera dans le Tibre en face du Champ de Mars !

Telle était en effet la Rome avilie des Césars, et sous Néron plus que jamais par le passé, les provinces étaient saccagées pour satisfaire le prince et le peuple de Rome, toujours inondés d'or et toujours mendians, toujours repus et toujours faméliques. Et le prince n'envoyait aucun magistrat en province sans lui dire : Souvenez-vous que j'ai besoin d'argent, prenez tout. De vastes édifices s'élevaient, il est vrai, chaque jour et donnaient à la capitale un aspect majestueux : on ne voyait que palais, temple, forums, thermes, colonnes, statues, marchés, théâtres. Le marbre, les métaux, les pierres précieuses y étaient répandus avec profusion. La seule Maison d'or de Néron, qui se terminait vers ce temps, occupait trois monts, le Palatin, la Célius, le Quirinal, et elle renfermait, à elle seule, plus de chefs-d'œuvres, que n'en contiennent aujourd'hui tous les musées de l'Europe. Et cependant les habitants de la Rome de Néron étaient le peuple le plus misérable du monde. Les neuf-dixièmes étaient esclaves, c'est-à-dire des instruments dont on se servait, des choses non des hommes, sans patrie, sans famille, sans droit à l'honneur, à la vertu, à la vie. Les autres étaient citoyens, mais la plupart étaient des clients dans une condition bien peu au-dessus de celle des esclaves ; quelques riches et ceux-ci étaient esclaves du prince, et surtout esclaves de leurs passions.

Peut-être, dans le lointain, voyait-on poindre l'aurore de jours plus heureux et quelque espérance d'une amélioration sociale ? Non. La foule, loin d'espérer des temps meilleurs, ne savait pas même les imaginer. Et y eut-elle pensé, elle les aurait craints. Elle aurait détesté ceux qui auraient dit : Demain seront fermés les abbatoirs de chair humaine ; peuple, oubliez les amphithéâtres : Demain les lapanars seront détruits ; peuple, oubliez les théâtres. De fait ; chacun dans sa propre demeure, s'efforçait autant que possible, de reproduire le théâtre et le cirque. Et ceux qui ne le pouvaient, le désiraient.

Les délits même de Néron devenaient un agréable passe-temps pour le peuple : Ce peuple était digne de Néron et Néron était digne de ce peuple. Les sénateurs eurent beau le condamner, comme ennemi de la patrie ; le vulgaire n'osant se promettre des monstruosité plus effrontées que celles de Néron, l'a longtemps regretté. Il a orné sa tombe de guirlandes, porté ses bustes en triomphe, et pour acclamer un de ses successeurs, il n'a pas trouvé de titre plus flatteur, que de le saluer du nom de *Nouveau Néron*.

On entendait bien ça et là, le cri rauque des stoïciens et des cyniques qui blâmaient cette barbarie toujours croissante : mais ce n'était pour eux qu'un exercice de style et un passe-temps pour les veillées. La superstition venait encore ajouter à cet abrutissement par des mystères honteux

et exécrables, et éteindre dans les cœurs les dernières étincelles de justice et d'honneur. Quelle restauration pouvait-on demander à la philosophie ou à la religion romaine, tandis que peu auparavant, lorsque le même Néron retournait dans la cité les mains teintes du sang de sa mère Agrippine, et Burrhus et Sénèque, les hommes estimés les plus honnêtes de l'empire le complimentaient sur son heureux forfait ; le sénat et le peuple couraient à sa rencontre, lui élevaient des arcs de triomphe, l'acclamaient avec fureur, les temples s'ouvraient et fumaient d'un horrible encens, et le parricide montait au Capitole remercier les Dieux pour avoir versé le sang de sa mère. (1)

Un seul point lumineux apparaissait au milieu des ténèbres, accumulées par les hommes et les démons, c'était la graine de sénevè de l'Evangile répandue par Pierre auprès du Capitole. Presque jusqu'à ce jour la petite semence y croissait et se changeait en une plante verdoyante et pleine de vigueur, sans autre opposition, que celle que lui présentent les passions humaines. Pudence avait vu les apôtres baptiser un bon nombre de Juifs et une grande multitude de Gentils : plusieurs églises s'élever en face des temples profanes, l'Evangile pénétrer jusque dans la demeure des Césars, où un disciple de Jésus-Christ versait le falerne dans la coupe de Néron ; Pudence lui-même avait introduit le christianisme dans le sénat. C'était un riant et heureux commencement, comme une étoile amie dans une nuit de tempêtes. Mais pour l'obscurcir avait eu lieu l'incendie de Rome, dont l'auguste incendiaire voulait laver l'ignominie dans le sang des Chrétiens ; et pour exterminer la foi romaine s'avancait un ennemi plus astucieux, Simon le Magicien.

— Qui empêchera Simon d'en venir aux dernières extrémités ? pensait Pudence : il est l'ennemi personnel de Pierre, il connaît nos écrits, peut-être a-t-il déjà résolu la mort des Apôtres, il a pour lui Néron et Tigellin, l'or, la faveur, les complices, tout ! Que Dieu sauve l'Eglise de Rome !

Accablé de pensées aussi cruelles, le sénateur put à peine prendre quelque nourriture, et se levant de table il dit à Praxède et à Pudenticienne :

— Mes enfants, c'est maintenant le temps de prier.

— Celles-ci comprirent que quelque nouveau désastre menaçait les frères, et elles se retirèrent pleines de tristesse, pour prier avec leur mère.

Elles ne savaient pas que leur père, pendant cette journée, n'avait fait que se consulter avec les anciens de l'Eglise sur le parti à prendre pour préserver Pierre et Paul de la fureur de la persécution. Enfin, ils étaient convenus, que cette nuit même, ils tiendraient conseil dans sa maison, dans le lieu choisi pour la réunion des fidèles. C'était une salle grande et ornée, dans la partie la plus solitaire du palais, où l'on pouvait parvenir par une poterne secrète, veillée par les esclaves chrétiens les plus fidèles. A l'heure indiquée, y étaient arrivés, outre Lin, hôte de la maison, l'Evêque

(1) Tacite Ann. XIV. 10. 14.

Clément, Luc évangéliste, Flavius Clément, illustre depuis dans le monde, comme neveu et cousin d'empereurs, mais devenu plus célèbre dans l'Eglise, parce que il était frère, époux, oncle de saints, et qu'il devint martyr de Jésus-Christ. (1) Torpès ministre de la maison de César s'y trouvait, ainsi que plusieurs autres prêtres et laïques.

La consultation ne fut pas longue, parceque en réunissant tous les renseignements l'on vit clairement que Simon le Magicien avait si bien ourdi sa trame, que Pierre et Paul ne pourraient lui échapper. Néron était cruellement entiché de magie, depuis la venue de Tiridate, roi et magicien d'Arménie, à un tel point qu'il passait des jours et des nuits à ouvrir les veines à des femmes, à des enfants, à les couper et les tailler avec une rage toujours croissante, seulement pour étudier l'art. Simon étant ensuite arrivé à la cour, avec ses prodiges vraiment merveilleux, César, ne voyait plus que par les yeux de Simon. Tigellin ne faisait qu'un avec le magicien. Il ne pouvait y avoir de doute sur l'inimitié féroce de Simon contre l'apôtre ; parceque dans la Samarie, dans la Phénicie, et par toute l'Asie, Pierre et Simon avaient été en lutte perpétuelle. Par conséquent, quel autre parti prendre, sinon de se soustraire à une perte autrement inévitable ?

Lin, qui remplaçait Pierre, dans le gouvernement de l'Eglise Romaine, conclut en disant : Eh bien ! puisqu'il a paru bon aux anciens, j'enverrai un diacre exprès pour arrêter Pierre et Paul, s'il est possible. S'il est possible ; car le cœur me dit que pendant que nous délibérons, ilson t mis à la voile pour venir d'Achaïe à Rome, et même si le vent leur a été favorable, ils peuvent être déjà en Italie.

—J'enverrai des courriers à Brindisi, dit Pudence.

—Moi j'en dépêcherai par la voie Appienne, jusqu'à Pouzzoles, ajouta Flavius Clément.

Et Torpès :—Il faut prendre tous les moyens pour les faire échapper, tenir averties les églises d'Italie, afin que de quelque côté qu'ils abordent, ils sachent où nous en sommes à Rome. Certainement la présence de nos Apôtres serait d'un secours inappréciable ; mais croyez-moi, je vois les choses de près, nous ne pouvons nous aveugler au point de ne pas voir qu'ils ne pourraient venir ici, sans tomber le lendemain de leur arrivée sous la hâche du bourreau. C'est donc plus que jamais le moment de nous rappeler la parole du Christ ; *soyez prudents comme le serpent*. En conséquence au nom des frères de la maison de César, je vous supplie, nos pères et maîtres en Jésus-Christ, de ne rien épargner pour éloigner Pierre et Paul, au moins jusqu'à ce que Simon ait perdu de son crédit sur César.

Torpès avait à peine achevé ces paroles, que l'esclave gardien se précipite dans la salle, ouvre les deux battants de la porte, et crie comme hors de lui-même : Pierre et Paul !—

Les deux Apôtres en effet se présentaient à l'assemblée. Ils étaient arrivés à Rome à la fin de la journée, et ils étaient venus à la faveur des ténèbres à leur refuge ordinaire dans la maison hospitalière de Pudence.

C. C.

(A continuer.)

(1) Neveu de Vespasien, cousin de Titus, frère de Ste. Plautille, époux de Ste. Flavia Domitilla, oncle d'une autre sainte Flavia Domitilla ; il a été martyrisé sous Domitien en 95